Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 2 (1894)

Heft: 5

Buchbesprechung: Bibliographie théologique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

I.

La Transformation du dogme christologique au sein de la théologie moderne, par M. Paul Chapuis, *pasteur à Chexbres; Lausanne, Bridel, 1893, in-8°, 125 pages.*

J'ai lu cette étude avec le plus vif intérêt, soit à cause de la gravité du sujet, soit à cause des divisions qui existent dans le protestantisme de langue française sur les questions christologiques. J'espérais que le talent et la science de l'auteur me guideraient à travers ces divisions, et me feraient voir où en est actuellement le protestantisme français. Je ne me suis pas trompé. L'étude de M. Chapuis est très incomplète, il est vrai, mais elle est aussi très instructive.

Je n'ai point à établir ici les points sur lesquels je suis d'accord avec lui, ni ceux sur lesquels je suis contraint de me séparer; encore moins ai-je à discuter le fond de sa thèse. Cette exposition et cette discussion me mèneraient trop loin. Je veux simplement résumer, objectivement et brièvement, sa pensée, dans le but de renseigner les lecteurs catholiques qui désirent se tenir au courant de la nouvelle crise dogmatique que traverse le protestantisme contemporain.

L'honorable pasteur ne dissimule pas «le désarroi dogmatique qui règne à l'heure actuelle dans le monde évangélique». «La théologie qui se dit positive, dit-il, tend à devenir incohérente et sceptique; elle finira, si elle n'y prend garde, par l'agnosticisme» (p. 40). Au milieu de ce désarroi et de cette incohérence, il se range du côté des maîtres qui se nomment «Rothe, Ritschl, Beyschlag, Lobstein, Harnack, Dandiran, Astié»

(p. 124); il se sépare, au contraire, de l'école de MM. Gess, Godet, Gretillat (p. 11), Chatelanat (p. 89—97), Jules Reymond, (p. 97—106), Cordey (p. 106—109), Porret (p. 110—111), Wabnitz (p. 111—114), etc.

Tandis que, conformément à l'ancienne terminologie, nous appelons « dogme » la doctrine chrétienne stable, qui a été enseignée par J.-C. même, et « spéculations théologiques » les explications variables et quelquefois contradictoires données par les théologiens, M. Chapuis entend par dogme la spéculation théologique, et il appelle « religion » la substance du christianisme, « substance sans cesse identique à elle-même ». La religion est comme la pensée, qui reste; et le dogme, comme le langage qui transforme ses mots (p. 2—3). En quoi consiste la religion, la substance, la pensée? En ce que les fidèles, répond M. Chapuis, ont toujours considéré J.-C. « comme un être à la fois divin et humain » (p. 4). Mais en quoi consiste la nature de ces deux attributs et comment faut-il en saisir l'unité organique? Ceci rentre dans la spéculation et n'est plus de l'essence même de la religion chrétienne. *La Parole a été faite chair,* voilà la pensée et le fait de l'incarnation; mais quel a été le mode de cette incarnation? « *Ἐγένετο,* dit l'auteur, est le verbe le plus général que connaissent les langues humaines; il permet toutes les suppositions, celle de Luther, celle du type réformé, la kénose et tout ce que vous voudrez. Le fait de *devenir,* plus exactement d'après l'affirmation johannique, le fait de l'entrée du Logos dans le domaine de la vie humaine, disons même l'incarnation par l'abaissement, voilà tout ce qu'on est en droit de sortir du texte pris en soi. Il ne saurait donc devenir l'appui solide, encore moins la démonstration scripturaire de l'hypothèse » (p. 31).

M. Chapuis enseigne que « les écrivains sacrés posent le fait, parlent en diverses formes de l'abaissement, mais qu'aucun d'eux ne détermine le *comment* de cette incarnation (p. 36) »; que les théories des théologiens ne sont que des essais d'explication, qui ne doivent pas être identifiés avec la pensée de Dieu (p. 38). « La substance, dit-il, le fond éternel des choses et des faits demeurent identiques à eux-mêmes; mais à mesure que nous en pénétrons mieux le sens et la valeur, nos formules se perfectionnent..... Christ dans sa personne et son œuvre demeure le même hier, aujourd'hui, éternellement; mais, dans

la mesure où nous le contemplons et l'étudions, nos imparfaites formules s'approchent mieux des divines réalités» (p. 77). M. Chapuis croit donc au progrès théologique et il donne son système christologique comme un progrès.

Il n'hésite pas à se séparer de la christologie de Luther et de celle de Zwingli (p. 6—7). Il rejette la christologie traditionnelle des conciles oecuméniques, soit parce qu'il est antitrinitaire, soit parce qu'il est monophysite. Supposant que les deux natures en J.-C. sont opposées (p. 44) et qu'il est impossible d'établir avec elles en J.-C. une unité suffisante (p. 71), il n'admet qu'une seule nature, qu'il appelle humano-divine (p. 44). Evidemment il y a malentendu et M. Chapuis n'a pas dû étudier à fond les conciles oecuméniques. Il ne le laisse, en effet, que trop supposer, lorsqu'il écrit des lignes comme celles-ci (p. 96): «A-t-on réfléchi aux conséquences pratiques de cette dualité irréductible, posée en principe et que ne connaît aucun des documents scripturaires? On établit à l'entrée du sanctuaire chrétien un saut infiniment plus périlleux que celui d'Henri IV. On affirme que, pour croire, il faut dès l'abord interdire aux facultés humaines d'obéir à leurs lois constitutives; il faut croire d'autorité, malgré l'évidence, contre l'évidence, en imposant silence aux lois intellectuelles et morales de notre être. Rome dit ces choses et les impose à ses enfants, mais nous ne sommes pas enfants de Rome, et les nécessités théologiques et pratiques nous parlent un autre langage.»

J'ignore si ces lignes portent coup dans le monde protestant; mais elles sont sans force chez nous catholiques-chrétiens, qui, cependant, ne sommes point des enfants de Rome, et qui n'entendons point imposer silence aux lois intellectuelles et morales de notre être. Nous sommes trinitaires; nous répudions l'arianisme, l'apollinarisme, le nestorianisme et le monophysisme, et c'est précisément parce que nous répudions ces erreurs que nous nous faisons du Christ, de son humanité et de sa divinité, une notion qui nous semble parfaitement rationnelle. Le tout est de s'entendre en ayant un point de départ commun et en n'avançant que pas à pas et parallèlement, chose rare chez la plupart des théologiens.

Quoi qu'il en soit, M. Chapuis réduit à deux seulement les écoles christologiques actuelles (p. 9): l'une qu'il appelle «spéculativo-historique», et l'autre «historico-expérimentale». Il

combat très longuement la première, dont la théorie se résume dans la kénose, théorie qu'il qualifie d'extra-biblique (p. 34), de mythologique (p. 85), etc., et qui, effectivement, telle qu'il l'expose, est absolument inacceptable. Malheureusement, il conclut de la fausseté de cette kénose à l'impuissance des anciennes formules, à la négation des deux natures, qu'il déclare devoir être « fondues ensemble » (p. 29), fusion qui ne nous semble plus que de la confusion.

Une fois lancé dans cette voie et entraîné par sa répulsion contre cette kénose — répulsion d'autant plus grande aujourd'hui qu'il l'a enseignée autrefois (p. 17), — il est contraint, pour soutenir la christologie « historico-expérimentale », de donner à beaucoup de textes scripturaires un sens qui nous paraît forcé et erroné. On le comprendra aisément, lorsqu'on saura que, d'après M. Chapuis, la divinité de J.-C. se réduit à sa sainteté (p. 68); que J.-C. n'est Dieu que parce qu'il manifeste Dieu (p. 71); que la notion de préexistence n'est que la notion de prédestination et de préparation (p. 50); que, par conséquent, admettre la préexistence de J.-C., c'est admettre simplement qu'il a été prédestiné et préparé par Dieu pour être le Sauveur, et rien de plus; qu'affirmer davantage, c'est-à-dire une préexistence personnelle et consciente au sens traditionnel, c'est sortir de la doctrine évangélique et tomber dans les utopies de la philosophie grecque (pages 63 et 64). M. Chapuis suppose que les Pères grecs n'ont pas compris l'évangile; qu'ils l'ont oublié et méconnu, pour se livrer à une métaphysique erronée, de laquelle est sorti le dogme christologique traditionnel de l'Eglise. Il enseigne que la divinité de J.-C. n'est que son humanité supérieurement sanctifiée. Il conclut ainsi: « Jésus de Nazareth, fils de David, vainqueur du mal et de la mort, est devenu par sa sainteté, librement conquise au travers des combats, le Fils bien-aimé du Père, parfaite révélation de Dieu aux hommes ses frères. Il a réalisé l'homme vrai, qui est l'union parfaite, dans la créature, du divin et de l'humain. En lui *se confondent* comme en un tout inséparable la divinité et l'humanité. *Il est Fils de l'Homme, parce qu'il est Fils de Dieu; il est Fils de Dieu, parce qu'il est Fils de l'Homme.* Voilà notre synthèse.... Elle essaie de chasser du dogme christologique ces éléments de philosophie grecque, ces a priori payens, qui, transportés dans l'explication du

témoignage apostolique, ont produit le dogme traditionnel et arraché la personne et l'œuvre du Christ à cette base religieuse sur laquelle seule elle demeure debout» (p. 76).

Que M. Chapuis me permette de le renvoyer, sur ce dernier point, au très intéressant volume d'un de ses coreligionnaires: *le Dogme grec,* par M. le prof. H. Bois.[1]) Peut-être y verra-t-il que l'esprit grec n'est pas aussi à dédaigner qu'il semble le croire; et, puisqu'il a pu passer de l'extrême de la kénose protestante à l'extrême où il est actuellement et qui est bien aussi une autre kénose, non moins inacceptable que la précédente, n'est-il pas permis de souhaiter et même d'espérer que, dans les nouvelles études qu'il annonce, il quittera tout extrême pour entrer dans ce juste milieu où se fait la conciliation des extrêmes, et où, pour renouveler la théologie et la piété, il n'est nécessaire ni de briser avec les vrais dogmes du passé, ni de se séparer de l'Eglise universelle et de sa grande tradition, si vénérable et au fond si philosophique et si libérale! Ceci n'est point une leçon — elle serait déplacée, — mais un simple vœu, vœu sincère et plein de respect.

E. Michaud.

II.

Die theologischen Studien und Anstalten der katholischen Kirche in Österreich. *Aus Archivalien. Von* Dr. Hermann Zschokke, *k. k. Hofrat, inful. Prälat und Domkantor am Metropolitan-Kapitel zu St. Stephan in Wien, emer. Universitätsprofessor. Wien und Leipzig, Wilhelm Braumüller, 1894. X u. 1235 S. (Preis M. 30. —.)*

Der Verfasser dieses Werkes verfolgte den Zweck, in demselben „alles zu sammeln, was auf theologische Studien und Anstalten in Österreich Bezug hat". Dabei richtete er sein Hauptaugenmerk „zunächst auf die theologischen *Studien* und die mannigfachen Umwandlungen und Veränderungen, welche dieselben namentlich seit der Regierung der Kaiserin Maria

---

[1]) Voir *Revue internationale de théologie,* année 1893, p. 710—716.

Theresia in Österreich erfahren haben". Die Darstellung befleissigt sich der grössten Objektivität, indem sie grösstenteils die Akten sprechen lässt und diese vollständig mitteilt. „In dieser Beziehung soll dieses Werk zugleich eine *vollständige Gesetzessammlung hinsichtlich der theologischen Studien* sein." (Vorrede.) Der Plan umfasst alle Arten von theologischen Lehranstalten, nämlich in den drei Hauptabteilungen des Werkes 1. die theologischen Fakultäten der Universitäten, 2. die Seminarien und Diöcesanlehranstalten, 3. die Klosterlehranstalten; in jeder dieser Abteilungen wird zuerst die Geschichte der Studien an der betreffenden Klasse von Anstalten im allgemeinen gegeben und die einschlägigen Gesetze mitgeteilt, woran sich die specielle Geschichte aller einzelnen Anstalten anschliesst. Das mitgeteilte Aktenmaterial stammt, soweit es sich um staatliche Verordnungen handelt, aus dem Archiv des Ministeriums für Kultus und Unterricht in Wien, und war bisher nur teilweise in die Gesetzessammlungen aufgenommen, grösstenteils aber noch nirgends gedruckt; für die Geschichte der einzelnen Anstalten hatte sich der Verfasser Mitarbeiter an den einzelnen Orten gewonnen, welche aus den dortigen Archiven das Material lieferten.

I. Teil. Die höheren theologischen Studien in Österreich. (S. 1—368.) Die erste Abteilung dieses Teils giebt zur Einleitung zuerst einen kurzen allgemeinen Überblick über die Geschichte der Vorbildung der Kleriker im christlichen Altertum und Mittelalter und der geistlichen Bildungsanstalten in dieser Zeit bis zum Konzil von Trient, und im besondern über den Betrieb des Studiums an den österreichischen theologischen Fakultäten bis zur Zeit der Kaiserin Maria Theresia. (S. 3—13.) Mit dieser Kaiserin beginnt die neuere Entwicklung, deren Geschichte den Hauptinhalt des Werkes ausmacht, und wofür die wichtigeren Original-Dokumente meist in extenso mitgeteilt werden. Die erste theologische Studienordnung nach der Neuorganisation und völligen Verstaatlichung der Universitäten in Österreich ist die vom Jahre 1752. (S. 15—25.) „Durch diesen neuen theologischen Studienplan nahm das theologische Studium insofern einen Aufschwung, da neue theologische Disciplinen eingeführt wurden. Die theologischen Lehrgegenstände zerfielen in eine doppelte Klasse, welche die höhere und niedere Theologie bildeten. Zu der ersteren gehörten die spekulative Theo-

logie, die hebräische Sprache und das Kirchenrecht mit den Institutiones imperiales, welche die besser talentierten Studierenden zu hören hatten, die daher die Theologi speculativi hiessen. Die minder Begabten, die Theologi morales oder auditores casuum, hatten bloss die zur Ausübung der Seelsorge notwendigen Kenntnisse sich zu erwerben und hörten mithin die Moraltheologie, das Bibelstudium, Polemik, Kirchengeschichte und geistliche Beredsamkeit, und zwar gleichzeitig mit den spekulativen Theologen. Der ganze theologische Kurs dauerte vier Jahre. An Sonn- und Feiertagen fand eine kursorische Bibellesung als ausserordentlicher Vortrag statt.“ (S. 14 f.) Durch eine andere Verordnung vom 31. Dezember 1753 wurde gegenüber den bischöflichen Seminarien und den Klosterlehranstalten bestimmt, dass nur solchen Geistlichen Pfründen verliehen werden sollten, welche die theologischen Studien an einer Universität mit Erfolg zurückgelegt hätten. (S. 24 f.) Bei der Besetzung der Lehrstühle hatten auch in Wien immer noch die Jesuiten das Vorrecht; doch wurde in einem Dekret vom 10. September 1759 bestimmt, dass auch die Dominikaner und Augustiner im Lehrkörper der Fakultät vertreten sein sollten. (S. 28 f.) Die den Vorlesungen zu Grunde gelegten Lehrbücher sind S. 29 aufgeführt. Befriedigt hatte diese neue Studienordnung nicht. (S. 27.) Den Professoren missfiel namentlich auch die zu stramme staatliche Bevormundung. Besondere Streitigkeiten zwischen der Regierung und dem Erzbischof Kardinal Migazzi riefen die späteren Verordnungen bezüglich des Kirchenrechts hervor, nachdem der besondere Lehrstuhl desselben an der theologischen Fakultät aufgehoben und der Besuch der kirchenrechtlichen Vorlesungen an der juristischen Fakultät auch für die Theologiestudierenden für obligatorisch erklärt worden war. (S. 29 f.) — Eine neue Studienordnung brachte das Jahr 1774, als nach Aufhebung des Jesuitenordens die gewesenen Mitglieder desselben als unzulässig für theologische Professuren erklärt wurden, und die bisher von ihnen besetzten Lehrstühle neu besetzt werden mussten. In erster Reihe wurden die reicheren Klöster angehalten, für die Ausbildung tauglicher Mitglieder für das theologische Lehramt Sorge zu tragen. Mit der Ausarbeitung des neuen Studienplans wurde der Abt Rautenstrauch von Braunau beauftragt; veröffentlicht wurde derselbe am 3. Oktober 1774. „Die wesentliche Neuerung dieser

Studienordnung bestand darin, dass die kirchliche Litteraturgeschichte, die Kirchengeschichte und die biblischen Hülfswissenschaften in den Bereich der theologischen Disciplinen einbezogen, die Pastoral von der Moral und dem Kirchenrechte getrennt und die Dogmatik und Moral systematisch vorgetragen wurden. Nebst den ordentlichen Vorlesungen sollten auch ausserordentliche über die semitischen Dialekte, biblische [und] christliche Archäologie, biblische Geographie, Religionsgeschichte, Dogmengeschichte, Dekretalenrecht, Symbolik, Liturgik, katechetische und homiletische Vorträge, Geschichte der Häresien etc. gehalten werden. Rautenstrauch schied die theologischen Disciplinen in einleitende und eigentlich theologische Gegenstände. Ersteren: theologische Encyklopädie, Kirchengeschichte, Hermeneutik des Alten und Neuen Testamentes, Patrologie und theologische Litteraturgeschichte, wies er zwei Jahre an; die eigentlich theologischen Disciplinen zerfielen in theoretische: Dogmatik, Moral und Kirchenrecht, denen ebenfalls zwei Jahre gewidmet waren, und in praktische: Pastoral und Polemik, für das letzte Jahr, so dass der ganze theologische Kurs fünf Jahre umfasste und der Unterschied der Theologi speculativi und morales aufhörte.“ (S. 34.) Diese neue Studienordnung selbst („Neue allerhöchste Instruktion für alle theologische Fakultäten in den gesamten k. k. Erblanden“, auch abgedruckt in: Acta historico-ecclesiastica nostri temporis, Bd. III, Teil 22, 1777, S. 743—772) ist bei Zschokke nicht wieder abgedruckt, dagegen S. 35 ff. die speciellen Instruktionen für die einzelnen Lehrer, und weitere sich anschliessende Verordnungen. Durch spätere Verordnungen in den nächsten Jahren erhielt dieser Studienplan manche Modifikationen; in seinen Grundlagen blieb er jedoch durch mehr als 60 Jahre massgebend und wurde es auch für die katholisch-theologischen Fakultäten der Universitäten in Deutschland. Die wichtigste Änderung unter Joseph II. war die zweimalige Einschränkung des Lehrplans; 1785 reduzierte er die Dauer des Studiums von 5 Jahren auf 4, da durch die Errichtung der Generalseminarien jetzt noch ein weiteres Jahr für praktische Ausbildung hinzukam. Durch die Reduktion des wissenschaftlichen Studiums ergab sich zugleich eine Ersparnis, indem die besonderen Professoren der Patristik und Polemik aus dem Lehrkörper gestrichen wurden (S. 55 f.); 1788 wurde das wissenschaftliche Studium abermals reduziert, von

4 auf 3 Jahre, und abermals zwei Professoren gestrichen. (S. 62 ff.) Leopold II. dehnte 1790 den Kurs wieder auf 4 Jahre aus. (S. 66 f.) Verschiedene andere, weniger einschneidende Modifikationen des Lehrplans wurden unter Franz I. verfügt. Als sich aber schliesslich der vielfach geflickte alte Studienplan doch nicht mehr als zureichend erwies, traf endlich Ferdinand I. die Verfügung, dass ein ganz neuer aufgestellt werden sollte. Über verschiedenen Vorschlägen und Entwürfen verstrichen die Jahre 1836—48. Inzwischen brachte das Jahr 1849 Österreich die Verfassung, infolge davon auch eine Änderung in der Leitung des Unterrichtswesens. In Bezug auf die theologischen Fakultäten wird nach Antrag der Bischofsversammlung von 1849 (S. 79) den Bischöfen wieder ein grösserer Einfluss, namentlich auf die Anstellung der Professoren, eingeräumt. Eine Verordnung des Ministeriums für Kultus und Unterricht vom 30. Juni 1850 stellte einen neuen Studienplan und die für Anstellung der Professoren massgebenden Bestimmungen auf. (S. 82 ff.) Nach dem Abschlusse des österreichischen Konkordats mit dem Papste vom 25. September 1855 erfolgte endlich durch Verordnung des Ministeriums vom 29. März 1858 diejenige Regelung des theologischen Unterrichtswesens, die, durch einzelne spätere Bestimmungen modifiziert, jetzt noch in Kraft ist. (S. 91 ff.) Der Lehrplan lautet hier: „Die Theologie zerfällt in vier Jahrgänge und wird von sechs oder wenigstens vier Professoren vorgetragen. An allen theologischen Lehranstalten müssen Dogmatik, Moral und Pastoral, Kirchengeschichte, Kirchenrecht, die heilige Schrift des Alten und Neuen Bundes und hebräische Sprache gelehrt werden; doch kann der Bischof die Zöglinge von der Erlernung der hebräischen Sprache, insoweit es ihm zweckmässig scheint, loszählen. Insoweit es nach Massgabe der Verhältnisse möglich ist, sollen vorzüglich über die Väterkunde, doch auch über andere dem Diener der Kirche nützliche Gegenstände ausserordentliche Vorlesungen gehalten werden.“ Die Reihenfolge sollte sein: „1. Jahrgang: Allgemeiner Teil der Dogmatik, Einleitung in die heilige Schrift, Erklärung des A. T. aus der Vulgata, Hebräische Sprache. 2. Jahrgang: Besonderer Teil der Dogmatik, Erklärung des N. T. aus der Vulgata mit fortlaufender Rücksicht auf die Begründung der Glaubenslehre, Erklärung des Urtextes. 3. Jahrgang: Kirchengeschichte mit vorherrschender Rücksicht auf Dogmen- und

Verfassungsgeschichte, Moraltheologie mit besonderer Rücksicht auf die Bedürfnisse des Beichtvaters. 4. Jahrgang: Pastoraltheologie im engeren Sinne, Liturgik, geistliche Beredsamkeit, Katechetik, Unterrichtslehre, Kirchenrecht.“ — Über die Gehaltsverhältnisse der theologischen Professoren S. 99 ff. — Die letzten Paragraphen dieser Abteilung behandeln: Die Erteilung der akademischen Grade (S. 103—111), in geschichtlicher Entwicklung, bis zu den jetzt geltenden Bestimmungen; Erlangung des Doktorates e jure canonico (S. 111—136); die Adjunkten und Privatdocenten (S. 136—140).

Die 2. Abteilung des 1. Teils stellt die Geschichte der einzelnen theologischen Fakultäten im Abriss dar: Wien (S. 141—156); Prag (S. 157—213), böhmische Fakultät in Prag (S. 213—219); Graz (S. 220—235); Innsbruck (S. 236—252); Krakau (S. 253—294); Lemberg (S. 295—307); Olmütz (S. 308—345); Salzburg (S. 346—368). Davon ist die Geschichte der Wiener Fakultät und einiger andern, über welche neuere ausführliche Specialschriften vorlagen, vom Herausgeber des Werkes selbst verfasst; Prag, Krakau und Olmütz von Professoren der betreffenden Fakultäten. Wenn bei dieser Arbeitsteilung auch die Einheitlichkeit der Darstellung leidet, so stand auf der andern Seite den an den Orten selbst lebenden Mitarbeitern das Material reicher zur Verfügung. Unter den von andern bearbeiteten Teilen ist die Geschichte der Prager Fakultät als eine sorgfältig nach den Akten gearbeitete Darstellung besonders hervorzuheben; dieselbe ist von Prof. Dr. Joseph *Schindler* in Prag verfasst. Hier sind auch die Lehrer, die im Laufe der Zeit an dieser Fakultät wirkten, mit besonderer Vollständigkeit zusammengestellt. Auch bei den andern theologischen Fakultäten sind jeweils die hervorragenderen, besonders die schriftstellerisch thätigen Lehrer aufgeführt; nur bei der Wiener Fakultät sah Zschokke davon ab, unter Hinweis auf die „Geschichte der theologischen Fakultät der Universität zu Wien“ von *A. Wappler*, die 1884 als „Festschrift zur Jubelfeier ihres 500jährigen Bestehens“ erschien; im Interesse der Gleichmässigkeit und allseitigen Vollständigkeit von Zschokkes Werk ist dies zu bedauern, zumal nicht allen Benutzern desselben ausserhalb Österreichs das Buch von Wappler bequem zugänglich sein dürfte.

II. Teil. Die Seminarien und theologischen Diöcesanlehranstalten. (S. 369—1050.) Geschichte derselben im allgemeinen

S. 371—515. Errichtung von Diöcesanseminarien nach dem Dekret des Konzils von Trient in dessen 23. Session. (S. 373 ff.) S. 377 ff. sind die in Österreich bestehenden Seminarien nach der chronologischen Reihenfolge ihrer Gründung zusammengestellt. Bis in die Zeit Maria Theresias standen dieselben ganz unter den Bischöfen. Diese Kaiserin machte zuerst die staatliche Oberaufsicht auch auf diese Anstalten geltend. (S. 378 ff.) Joseph II. begründete durch Verordnung vom 10. September 1782, unter Aufhebung der Klosterlehranstalten, die sogenannten Generalseminarien, welche den Universitäten und Lyceen des Reiches beigegeben werden sollten. (S. 382 ff.) Im Interesse der völligen Gleichförmigkeit der Ausbildung sollten auch die studierenden Klostergeistlichen fortan ihre Studien an den Universitäts-Fakultäten absolvieren und während dieser Zeit in den zugehörigen Generalseminarien wohnen. Die Bischöfe sollten statt ihrer bisherigen Seminarien fortan Priesterhäuser haben, in welche die Kandidaten nach Vollendung der Studien an der Fakultät und dem Generalseminar eintreten sollten, um bis zum Empfang der höhern ordines und der Verwendung in der Seelsorge darin zu bleiben. Seit diese Anstalten 1783 ins Leben traten, widmete ihnen der Kaiser auch ferner in den folgenden Jahren noch ein lebhaftes Interesse, wie die zahlreichen auf deren Einrichtung bezüglichen Dekrete zeigen, die S. 403 ff. mitgeteilt sind. Sofort nach dem Tode Josephs II. wurden indessen auch diese Generalseminarien wieder aufgehoben, während den Bischöfen freigestellt wurde, wieder ihre eigenen Seminarien zu errichten, und auch die Klosterstudien wieder gestattet wurden. (S. 424 ff.) Seit 1790 gab es also wieder bischöfliche Seminarien; das Studium an denselben wurde durch staatliche Verordnungen ähnlich dem Studium an den Universitäten geregelt. (S. 442 ff.) Durch das Konkordat von 1855 „wurde den Bischöfen die volle Freiheit und Leitung ihrer Seminare gewährleistet“. Massgebende Normen für die Ordnung des Studiums stellte das Wiener Provinzialkonzil von 1858 auf. (S. 486 ff.) — Auch über die äussere Einrichtung dieser Anstalten und über die Vorschriften bezüglich der Unterhaltung derselben und bezüglich der Anstellung der Professoren zu den verschiedenen Zeiten wird alles Material beigebracht.

Der allgemeinen Darstellung folgt wiederum die Geschichte der einzelnen bischöflichen Seminarien und Diöcesanlehranstalten

(S. 516—1050), nach Kirchenprovinzen und Diöcesen geordnet. Die einzelnen Specialgeschichten sind grösstenteils von Professoren oder Vorständen der betreffenden Anstalt verfasst, verschieden an Umfang, was teils in der Sache selbst liegt, da nicht alle diese Anstalten eine gleich alte und ereignisreiche Geschichte haben, teils in der Behandlungsweise der einzelnen Verfasser. In allen Fällen erhalten wir über alles Wissenswerte hinreichende und zuverlässige, aus den authentischen Quellen geschöpfte Auskunft. Dabei ist die Geschichte bis auf die unmittelbare Gegenwart fortgeführt; so wird in dem Abschnitt über die Bildung des griechisch-unierten (ruthenischen) Klerus noch der neueste auf die Seminare bezügliche kaiserliche Erlass vom 13. Juli 1893 mitgeteilt. (S. 1041 f.) Besonders ausführliche Darstellungen sind diejenigen der Seminare von Salzburg, bearbeitet von Direktor Dr. Ignaz *Rieder* (S. 613—667), Brixen, von Prof. Dr. Joh. *Freiseisen* (S. 688—724), Prag, von Prof. Dr. Jos. *Schindler* (S. 838—880). Auch hier sind jeweils die hervorragenderen Lehrer der einzelnen Anstalten aufgeführt, sowie diejenigen Zöglinge derselben, die später zu höhern kirchlichen Würden gelangten oder sich schriftstellerisch auszeichneten; diese biographischen und bibliographischen Notizen sind von einzelnen Bearbeitern in den Zusammenhang der Darstellung eingefügt, von andern übersichtlich jeweils am Schluss zusammengestellt, was für das Nachschlagen praktischer ist (z. B. die Bibliographie von St. Pölten, von Alumnatsdirektor Dr. *Rössler*, S. 598—602).

III. Teil. Die theologischen Klosterlehranstalten. (S. 1051—1227.) Im allgemeinen Teil wird nach kurzer Darstellung des Unterrichtswesens in den Klosterschulen im Mittelalter (nach Albin Czerny, die Klosterschule von St. Florian, Linz 1873) wiederum die neuere Entwicklung seit Maria Theresia ausführlich dargestellt. Seit dieser Zeit machte der Staat seinen Einfluss auch auf die Klosterschulen geltend; auch hier sollten die Studien einheitlich gestaltet werden nach dem Muster der Universitätsstudien. Von Joseph II. 1782 aufgehoben (s. oben), durften sie schon nach 1790 wieder ins Leben treten, und wurde das Studienwesen an denselben in den folgenden Jahrzehnten durch weitere Verordnungen von neuem staatlich geregelt. Die Stifte wurden ferner aufgemuntert, je einzelne Fächer besonders zu kultivieren, in der Absicht, dadurch

Pflanzschulen tüchtiger Universitätsprofessoren für die betreffenden Fächer zu werden. (S. 1060 ff.) Diejenigen Klöster, welche keine eigene Hauslehranstalt für die theologische Ausbildung ihrer Kleriker hatten, und nicht in der Lage waren, eine solche neu zu gründen, wurden ermächtigt, dieselben in ein anderes Kloster, in ein Seminar oder an eine Universität zum Studium zu senden. Für die Klöster der Benediktiner wurde Göttweig als Centrallehranstalt bestimmt. Nach der Neuordnung von 1850 wurden auch diese Anstalten der Leitung und Beaufsichtigung der Bischöfe unterstellt. (S. 1070.) Ein von den übrigen staatlich geregelten Klosterstudien abweichendes Studium nach ihrer ratio studiorum wurde den Jesuiten gestattet, die sich seit 1820 in Galizien niedergelassen hatten. (S. 1104 ff.) Die dortige Anstalt dauerte bis 1848; seit 1868 haben sie eine neue Hauslehranstalt in Krakau. (S. 1111 f.) S. 1073—1112 sind die „Verordnungen für einzelne Stifte, Klöster und Kronländer“ nach den Akten im Archiv des k. k. Ministeriums für Kultus und Unterricht zusammengestellt. Darauf folgt S. 1113—1227 die Geschichte der einzelnen theologischen Klosterlehranstalten, nach den einzelnen Orden zusammengestellt, teils nach vorhandenen Specialschriften von Zschokke selbst, teils von Mitgliedern der verschiedenen Klöster bearbeitet; doch sind nur diejenigen Klöster in solchen Specialdarstellungen behandelt, die bis heute ihre eigenen theologischen Schulen haben, während die Geschichte jener Klosterschulen, die nicht mehr bestehen, in dem vorhin erwähnten vorausgehenden Abschnitt S. 1073—1112 mit enthalten ist. Die Geschichte der Klosterstudien ist zugleich eine Geschichte des geistigen Lebens in einzelnen als Pflanzstätten der Wissenschaft altberühmten Klöstern.

Ein alphabetisches Sachregister erleichtert das Nachschlagen in dem umfangreichen Werke. — Papier und Druck entsprechen dem innern Wert des Werkes; dagegen sind störende Druckfehler leider nicht ganz vermieden.

In dieser zusammenfassenden aktenmässigen Darstellung des theologischen Studienwesens der römisch-katholischen Kirche in Österreich liegt ein Werk von grosser und bleibender Bedeutung vor. Was die Darstellung betrifft, so tritt wohl in gelegentlichen subjektiven Äusserungen der kirchliche Standpunkt des Herausgebers und der Mitarbeiter zu Tage, was ja

natürlich ist; dem objektiven Charakter der aktenmässigen Geschichtsdarstellung im ganzen, z. B. auch in den Abschnitten, die sich mit den gutgemeinten, aber nicht überall zu billigenden josephinischen Reformen beschäftigen, thut dies jedoch keinen Eintrag. Soweit das Werk auf bereits gedrucktes Material zurückgreifen kann, fasst es alles Wesentliche zusammen und weist die vorliegende Speciallitteratur über einzelne Gegenstände nach; andererseits bietet es sehr viel bisher unveröffentlichtes Material, und authentische Darstellungen auch über entlegenere Punkte dieser Studiengeschichte, über die man sonst nirgends näheren Aufschluss findet. Dasselbe wird fortan ein unentbehrliches Quellen- und Nachschlagewerk über seinen so wichtigen Gegenstand sein.

Dr. F. Lauchert.

Das Achte Buch der Apostolischen Konstitutionen und die verwandten Schriften, *auf ihr Verhältnis neu untersucht von* Dr. F. X. Funk. *Tübingen, Laupp'sche Buchhandlung, 1893. 67 S. 8°. (Preis M. 1. 20.)*

Seit dem Erscheinen seines wertvollen, für alle weitere Forschung über den Gegenstand grundlegenden Werkes über die Apostolischen Konstitutionen (Rottenburg 1891)[1]) sah sich Funk bereits mehrfach veranlasst, auf Angriffe gegen seine Ausführungen zu antworten und sich mit Vertretern anderer Ansichten auseinanderzusetzen; in der Theolog. Quartalschrift 1892, S. 396—438; 1893, S. 105—114; zuletzt im 4. Heft von 1893, S. 594—666. Der Hauptbestandteil der letztgenannten

[1]) Bei dieser Gelegenheit möge folgende Notiz hier Platz finden. Funk giebt S. 63—75 des genannten Buches eine sorgfältige Untersuchung über die Quellen der Apostolischen Didaskalia, der Grundschrift von Constit. apost. I—VI. In die Reihe der altchristlichen Schriften, welche der Verfasser dieses Werks benutzt hat, ist nun auch der *Physiologus* aufzunehmen, als Quelle für die Sage vom Phönix zum Beweise der Auferstehung, in Apost. Const. V, c. 7; vgl. c. 7 des Physiologus nach meiner Ausgabe (in meiner „Geschichte des Physiologus", Strassburg 1889, S. 237 f.). Die Art, wie die Phönixsage hier erzählt ist (Selbstverbrennung des Phönix), weist ganz entschieden auf den Physiologus hin und von dem Bericht des römischen Klemens (I Kor. 25) weg (der seinerseits jedoch noch bei Cyrillus von Jerusalem [Catech. 18, 8] benutzt ist); Funk bemerkt nur, S. 74, dass Klemens für die vorliegende Stelle nicht Quelle sei.

Ausführung erscheint in der vorliegenden Schrift, mit einer neuen Einleitung vermehrt, in besonderer Ausgabe, als ein Nachtrag zu der grösseren Monographie.

Es handelt sich um die neue Untersuchung der Frage, ob eine Reihe von Schriften, die in naher inhaltlicher Beziehung zum 8. Buche der Apostolischen Konstitutionen stehen (näherhin die sogenannten Constitutiones per Hippolytum, die koptisch überlieferte sogenannte Ägyptische Kirchenordnung und die arabisch überlieferten sogenannten Canones Hippolyti), von dem genannten 8. Buch der Apost. Konst. abhängen, oder ob sie andrerseits als Quellen für dasselbe zu betrachten sind. Funk hatte bereits in seiner Monographie mit der Gründlichkeit, die wir an seinen wissenschaftlichen Untersuchungen gewohnt sind, den Beweis geliefert, dass ersteres der Fall ist, dass zunächst die Const. p. Hipp. ein Auszug aus dem 8. Buch der A. K. sind; die Ägypt. Kirchenordnung ebenfalls ein Auszug aus demselben, wobei die Const. p. Hipp. als Mittelglied dienen; die Canones Hippolyti eine Überarbeitung des in der Ägypt. Kirchenordnung erhaltenen Textes. Funk hatte dabei schon die von Achelis in seiner Schrift „Die Canones Hippolyti“ (1891) vertretene entgegengesetzte Annahme (dass nämlich die Can. Hipp. die älteste der in Betracht kommenden Schriften seien, in ihrem Grundbestand wirklich ein Werk des römischen Hippolyt, dagegen die andern Schriften in umgekehrter Reihenfolge davon abhängig bis zu den Apost. Konst.) gebührend berücksichtigt und widerlegt. Nach dem Erscheinen seines Buches hielten ihm Achelis und Harnack in ihren Recensionen gleichwohl dieselben entgegengesetzten Behauptungen wieder entgegen, ohne Funks Beweise zu widerlegen oder ihre eigene Ansicht wirklich zu beweisen. Dadurch sah sich Funk veranlasst, die vorliegende neue Untersuchung der Frage anzustellen, wobei alle von ihm vorgebrachten Argumente nochmals sorgfältig nachgeprüft werden und alles, was für den gegnerischen Standpunkt vorgebracht werden konnte, ebenfalls in allen Einzelheiten von neuem eingehend erörtert und widerlegt wird. Die Sache dürfte damit für alle, die sich mit der Frage hinreichend vertraut gemacht haben und nicht in vorgefassten Meinungen befangen sind, erledigt sein. — Ich schliesse meine Anzeige mit dem Wunsche, dass ich bald in die Lage kommen möge, unsern Lesern über die kritische Ausgabe der Apostolischen Konstitutionen Bericht

zu erstatten, die Prof. v. Funk vorbereitet hat und seinen wertvollen Untersuchungen über das Werk folgen lassen will.

Dr. F. LAUCHERT.

---

1) **Die Apologie des Aristides,** *untersucht und wiederhergestellt von* REINHOLD SEEBERG. *(In: Forschungen zur Geschichte des neutestamentlichen Kanons und der altkirchlichen Litteratur, herausgegeben von* TH. ZAHN. *V. Teil. Erlangen und Leipzig, A. Deichertsche Verlagsbuchhandlung Nachf. (Georg Böhme). 1893. S. 159—414*[1]). *(Preis M. 13. 50.)*

2) **Der Apologet Aristides.** *Der Text seiner uns erhaltenen Schriften nebst einleitenden Untersuchungen über dieselben. Von* Dr. REINHOLD SEEBERG, *ord. Professor der Theologie in Erlangen. Erlangen und Leipzig, A. Deichertsche Verlagsbuchhandlung Nachf. (Georg Böhme). 1894. V u. 68 S. 8°. (Preis M. 2. —.)*

1) Seeberg hatte schon in seiner ersten Abhandlung über die Apologie des Aristides, in der Neuen kirchlichen Zeitschrift 1891[2]), die Ansicht vertreten, „dass, abgesehen von etlichen Zusätzen und leisen Änderungen, der ursprüngliche Aristides

---

[1]) Die erste kleinere Abteilung dieses Bandes von Zahns Forschungen (Umfang des ganzen Bandes 437 S. 8°) bilden *Paralipomena von Th. Zahn* (S. 1—158). Die 1. Abhandlung, *„Die Chronologie des Montanismus“* (S. 3—57), giebt eine eingehende Untersuchung der uns für die Geschichte des Montanismus vorliegenden Quellenberichte und stellt zum Schluss die gewonnenen Resultate chronistisch zusammen. 2. *Avercius Marcellus von Hierapolis* (S. 57—99). 3. *Apollinaris, Apollinarius, Apolinarius* (S. 99—109). Zahn konstatiert gegen Dräseke, dass Apollinaris von den verschiedenen Schreibungen dieses Namens die richtigste, als gräcisierte Form aber nur Apolinarius richtig sei, nicht die Schreibung mit dem doppelten *l.* 4. *Über einige armenische Verzeichnisse kanonischer und apokrypher Bücher* (S. 109—157).

[2]) Vergl. darüber meinen Aufsatz über die Apologie des Aristides, der ursprünglich für das gegenwärtige Heft unserer Zeitschrift bestimmt war, wegen Mangel an Raum aber erst im 2. Heft dieses Jahrgangs (1. April) zum Abdruck kommen kann. Diejenigen unserer Leser, die nicht in der Lage waren, die sehr ausgebreitete Litteratur über den Gegenstand selbst kennen zu lernen, muss ich überhaupt auf diesen künftig erscheinenden Aufsatz verweisen, der den Zweck hat, über die bisherige wissenschaftliche Arbeit darüber, über die vorhandene Litteratur und alle in Betracht kommenden Fragen zu orientieren, wie auch meinen eigenen Standpunkt zu begründen.

in der syrischen Übersetzung erhalten sei, und dass der griechische Text der Barlaamslegende nichts anderes als eine abkürzende Bearbeitung jenes ursprünglichen Textes sei". Von diesem Standpunkte aus unternahm er den Versuch, die ursprüngliche Gestalt der Apologie zu rekonstruieren; dabei erfuhr seine erste Ansicht nur insofern eine Modifikation, dass er jetzt, nach den Ergebnissen der Detailuntersuchung, „in noch höherem Mass für die Ursprünglichkeit und Integrität des Textes in der syrischen Übersetzung" eintritt. (S. 162 f.)

Der 1. Abschnitt, S. 161—210, behandelt „Die Überlieferung des Textes" in sehr eingehender Untersuchung, deren Hauptresultate folgende sind: G (der griechische Text in Barlaam und Josaphat) verrät sich in verschiedenen Zügen als eine Bearbeitung (S. 164 ff.); der Bearbeiter hat sich aus verschiedenen Gründen Eingriffe in den Text gestattet und ist „nicht bloss im kleinen, sondern auch im grossen sehr frei mit seiner Vorlage umzugehen im stande gewesen". Im besondern wird S. 181—191 die Hauptfrage, die verschiedene Einteilung der Menschheit betreffend, gründlich erörtert, und werden die Schwierigkeiten, welche die Vierteilung zu bieten scheint, und die dagegen erhobenen Einwände in durchaus überzeugender Weise beseitigt. Nach allem scheint das Schlussurteil über G (S. 192) völlig berechtigt: „Es ist so deutlich, als in solchen Dingen etwas deutlich sein kann, dass G nichts anderes als eine recht freie Bearbeitung der Apologie darbietet, und zwar hat G je länger desto mehr während seiner Arbeit der Tendenz, abzukürzen, nachgegeben. G hat dabei wie im einzelnen sehr viel so auch hinsichtlich des Ganges der Rede den Stoff erheblich zu modifizieren sich nicht gescheut." Andererseits wird aber hervorgehoben, dass G doch auch an vielen Stellen den Urtext wörtlich bewahrt hat, wie eben die Vergleichung mit dem syrischen Texte zeigt; seine Bedeutung für die Rekonstruktion des Textes liegt also darin, dass er, wenn schon als ganzes nur eine Bearbeitung, doch im einzelnen „eine grosse Anzahl von Fragmenten in der Ursprache uns aufbewahrt hat", an andern Stellen, bei aller Kürzung, wenigstens einzelne Wörter, die für den echten Sprachschatz des Aristides in Anspruch zu nehmen sind. — Dagegen ist S (der syrische Text) ein echter Zeuge des ursprünglichen Textes, eine wirkliche Übersetzung, „sowohl hinsichtlich des Zusammenhanges als des Wortlautes als Repräsentant des ur-

sprünglichen Aristides-Textes zu schätzen“ (S. 195). Der Übersetzer hat seine Aufgabe ernst genommen; er ist zwar kein sklavischer, aber ein treuer Übersetzer, dem man höchstens einzelne kleine Ungenauigkeiten im wörtlichen Ausdruck nachweisen kann, „Mängel, wie sie fast jeder Übersetzung anhaften“ (S. 196 f.). Nur ganz vereinzelt hat er sich wirkliche Freiheiten in leichten Änderungen der Vorlage erlaubt, ohne dass dadurch der oben angedeutete Gesamtcharakter der Übersetzung beeinträchtigt würde (S. 200 ff.). Von einigen Kleinigkeiten abgesehen, ist S „eine treue wörtliche Übersetzung des Werkes des alten Aristides. Nicht Fragmente des Aristides bietet uns S dar, wie G, sondern das Werk des athenischen Philosophen selber“ (S. 203). S. 203 ff. ist über die Entstehungszeit der syrischen Übersetzung gehandelt, die Seeberg mit beachtenswerten Gründen ca. 330—340 ansetzt. — A (der armenische Text) ist ein von S unabhängiger Zeuge. Seine Abweichungen von S erklären sich zum Teil aus der Willkür des armenischen Übersetzers, zum Teil möchte Seeberg in ihnen Interpolationen sehen, die schon die griechische Vorlage enthalten habe; es ist eine ansprechende Vermutung, die sich freilich nicht beweisen lässt, die Apologie könne vielleicht nur innerhalb einer patristischen Anthologie in fragmentarischer und etwas bearbeiteter Gestalt zu den Armeniern gekommen sein, woraus sich auch erklären würde, dass dieselbe in dieser Sprache nur als Fragment (und zwar in zwei verschiedenen Handschriften) vorhanden ist (S. 206 ff.). — Aus der dargelegten Beschaffenheit der verschiedenen Texte ergeben sich die Grundsätze für die Rekonstruktion des Textes (s. unten).

Im 2. Abschnitt, S. 211—247, „Litterarische Beziehungen; zur Geschichte des Buches“, erörtert Seeberg zunächst die Frage, inwieweit sich Aristides mit der zu seiner Zeit bereits vorhandenen christlichen Litteratur vertraut zeige. Mit grosser Sorgfalt führt er diese Untersuchung für alle einzelnen Schriften, die hier in Betracht kommen können, und stellt alle Spuren zusammen, die dafür zu sprechen scheinen, dass Aristides die eine oder andere Schrift wirklich gekannt habe, wobei er mit Recht kritischer verfährt als Robinson, sein Vorgänger in dieser Untersuchung, und nicht jede vage Ähnlichkeit zum Beweis eines Abhängigkeitsverhältnisses herbeizieht. Da Aristides nicht wörtlich citiert, so lässt sich hier seine Abhängigkeit von einer

ältern Schrift häufig nicht mit voller Sicherheit annehmen. Am vertrautesten zeigt sich Aristides, aus dem Umfange der nachapostolischen Litteratur, die ihm vorgelegen haben kann, mit der Praedicatio Petri und der Didache. — Einen grössern Einfluss auf die nachfolgende Litteratur scheint Aristides nicht ausgeübt zu haben, wenn sich auch bei einzelnen Schriftstellern Spuren finden, die auf Kenntnis seiner Apologie deuten (S. 231 ff.).

3. Abschnitt: „Die Abfassungszeit der Apologie des Aristides, die Anordnung des Werkes, sowie der schriftstellerische und theologische Charakter desselben“ (S. 248—316). Hier ist die Hauptfrage die, ob die Tradition, nach der die Apologie dem Kaiser Hadrian überreicht wurde, Glauben verdient, oder die zweite Überschrift des syrischen Textes, wonach dieselbe an Antoninus Pius gerichtet war. Seeberg vertritt, wie schon in seinem frühern Aufsatz, mit Entschiedenheit die zweite Ansicht und verteidigt dieselbe hier sehr eingehend. Ich muss aber gestehen, dass ich trotzdem auch jetzt nicht von der Richtigkeit dieser Auffassung überzeugt bin. Einmal dürfen die Zeugnisse des Eusebius und Hieronymus denn doch meines Erachtens nicht so leichthin auf die Seite geschoben werden; und andererseits gründet sich die Erklärung, wie denn die abweichende Tradition sich bilden konnte, wenn die zweite syrische Adresse an Antoninus Pius echt war, auf verschiedene mehr oder weniger unwahrscheinliche Voraussetzungen, während die sekundäre Entstehung jener zweiten Adresse, wie sie Hilgenfeld erklärt, keine Schwierigkeiten bietet. Was nun die nähere Bestimmung der Zeit betrifft, so übt Seeberg scharfe Kritik an den verschiedenen Versuchen, die Apologie in die spätern Regierungsjahre des Antoninus zu verlegen. Wenn man überhaupt die Zeit genauer ansetzen wolle, so spreche vielmehr alles dafür, die Schrift in die allerersten Jahre dieses Kaisers zu setzen; „man wird also berechtigt sein, bis auf weiteres etwa das Jahr 140 als Datum unserer Apologie zu bezeichnen“ (S. 280). Was Seeberg zur Begründung dieses Zeitansatzes beigebracht hat, lässt sich aber ebensogut für die Richtigkeit der Tradition geltend machen, dass die Apologie schon an Hadrian gerichtet sei; jedenfalls sprechen keine inneren Gründe dagegen. — S. 280 ff. bis zu Ende dieses Abschnitts wird in einer lesenswerten Ausführung Aristides als Schriftsteller charakterisiert.

Auf diese erläuternden Abschnitte folgt die „Wiederherstellung des Textes der Apologie nach der syrischen Übersetzung und den griechischen und armenischen Fragmenten“ (S. 317—408). Die Grundlage dieser Rekonstruktion bildet eine deutsche Übersetzung des syrischen Textes, an zweifelhaften Stellen unter Anwendung von kritischen Zeichen auf die Gestalt gebracht, welche Seeberg für die ursprüngliche hält. Neben diesem deutschen Texte sind diejenigen Stellen aus dem griechischen Texte in Barlaam und Josaphat abgedruckt, welche Seeberg als mehr oder weniger wörtlich erhaltene Fragmente des Urtextes aus jener Bearbeitung ausgeschieden hat, teils wörtlich mit S übereinstimmend, teils Lesarten bietend, die Seeberg als ursprünglichere zur Emendation von S beizieht. Ausführliche textkritische Noten geben für jede einzelne Stelle Rechenschaft darüber, weshalb von den verschiedenen Fassungen, in denen sie etwa vorliegt, die eine vor der andern bevorzugt wurde. Es ist auch meine Ansicht, dass Seebergs textkritische Grundsätze, nach denen er seinen Text hergestellt hat, im ganzen die richtigen sind; damit ist freilich nicht gesagt, dass es, bei der Art der Überlieferung der Apologie, möglich sein wird, an jeder einzelnen Stelle mit absoluter Sicherheit die ursprüngliche Gestalt anzusetzen; wichtigere sachliche Differenzen lassen sich nach den aufgestellten allgemeinen Grundsätzen in der Regel mit mehr oder weniger Sicherheit entscheiden; wo es sich aber nur um unbeträchtliche Varianten des Ausdrucks handelt, zwischen denen schliesslich nur das subjektive ästhetische Gefühl des einzelnen Kritikers entscheiden soll, da kann man immerhin verschiedener Ansicht sein, wenn man auch im ganzen auf demselben Standpunkt steht. — Von einer Rückübersetzung des ganzen rekonstruierten Textes ins Griechische sah Seeberg mit Recht ab, da dieselbe, wie er richtig sagt, „doch nicht viel mehr als eine gelehrte Spielerei bieten könnte“ (S. 210). Nur zuweilen macht er in den Anmerkungen solche Versuche, zur Erläuterung einzelner Sätze oder kleinerer Stücke. — S. 408—414 ist noch ein „Verzeichnis der aus der Apologie des Aristides erhaltenen griechischen Wörter“ zusammengestellt.

Der Arbeit Seebergs ist eine „Beigabe“ von Th. Zahn angehängt: „Eine Predigt und ein apologetisches Sendschreiben des athenischen Philosophen Aristides“ (S. 415—437). Hinsicht-

lich der Homilie über Luc. 23, 42. 43, welche die Mechitaristen in Venedig zugleich mit dem Fragment der Apologie armenisch veröffentlichten, wies schon *Himpel* in der Theol. Quartalschrift 1880 auf deren „sehr altertümlichen Geist“ hin und urteilte: „Es wird kaum zu gewagt sein, die kleine Schrift aus den Kämpfen der Kirche gegen die ältesten gnostischen Theoreme, ebionitische und doketische Verirrungen, begreifen zu wollen.“ Spätere Bearbeiter der Aristides-Apologie gaben sich jedoch mit der Homilie nicht mehr ab, und kritische Geister wiesen sie durch einen Machtspruch mit Verachtung ins 5. Jahrhundert, in die Zeit der nestorianischen Kämpfe. *Zahn* leistet hier den überzeugenden Nachweis, dass von einer Beziehung auf den Nestorianismus gar keine Rede sein kann, und dass nichts hindert, die armenische Überlieferung für richtig anzuerkennen, welche die Schrift dem athenischen Philosophen Aristides, dem Verfasser der Apologie, beilegt. Dieselbe wäre demnach die zweitälteste Predigt, die auf uns gekommen ist, wie der dem Clemens von Rom beigelegte sog. 2. Korintherbrief die erste. Auch für das kleine Fragment aus dem „Sendschreiben an alle Philosophen“, das Martin in Pitras Analecta III veröffentlicht hat, leistet Zahn den Beweis der Echtheit; die grosse Verwandtschaft dieses Fragmentes mit der Ausdrucksweise der Apologie liegt auf der Hand.

2) Die zweite kleinere Schrift Seebergs verfolgt den Zweck, „einerseits dem grösseren theologischen Publikum das bisher bekannte Material über Aristides vorzulegen, andererseits den Studierenden für Seminarübungen etc. eine bequeme und leicht zugängliche Sammlung zu bieten“ (S. III). Diese Sammlung umfasst alles, was durch die handschriftliche Überlieferung dem Aristides beigelegt wird. Was die Apologie betrifft, so werden zur Einführung die Resultate von Seebergs grösserer Untersuchung über dieselbe in Zahns Forschungen nur kurz zusammengefasst und der dort gegebene Text der Apologie wieder abgedruckt, mit Weglassung der textkritischen Noten, wogegen unter dem Texte das armenische Fragment in Himpels Übersetzung, und die ganz abweichenden Stücke aus Barlaam und Josaphat abgedruckt sind, so dass also die ganze handschriftliche Überlieferung hier geboten wird. — Bezüglich der Homilie und des Sendschreibens tritt auch Seeberg wie Zahn entschieden für die Echtheit ein. Die Homilie, nimmt er an, sei

ca. 140—150 in Athen gehalten worden. Der Text der Homilie wird in Himpels Übersetzung abgedruckt, mit Berücksichtigung der andern Übersetzungen; das Fragment des Sendschreibens in der lateinischen Übersetzung von Martin. — Diese kleinere Schrift kann natürlich für den Fachmann Seebergs grössere Untersuchung nicht überflüssig machen; zur Einführung in das Studium der Schriften des Aristides ist sie aber als bequeme Sammlung des ganzen überlieferten Materials sehr empfehlenswert.

Dr. F. LAUCHERT.

Die Apologie des Aristides. *Recension und Rekonstruktion des Textes von Lic.* EDGAR HENNECKE. *(Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Litteratur, herausgegeben von* O. v. GEBHARDT *und* ADOLF HARNACK. *IV. Band, Heft 3.) Leipzig, J. C. Hinrichssche Buchhandlung, 1893. XX u. 63 S. 8°. (Preis M. 3. —.)*

Der Rekonstruktionsversuch der Apologie, den Hennecke in diesem Heft bietet, gründet sich auf die Ansichten über das Verhältnis der Texte zu einander, die er in seiner in der Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie, 36, II, veröffentlichten Abhandlung dargelegt hatte [1]). Man darf sich daher nicht wundern, wenn diese Apologie bei ihm ein ziemlich verschiedenes Aussehen hat, mit Seebergs Rekonstruktion verglichen. In der Anlage des Ganzen folgt zwar auch er der syrischen Übersetzung, im einzelnen aber hält er sich vorwiegend an die griechische Recension, soweit dies immer möglich ist. Wo auch er den griechischen Text für nicht ursprünglich oder für überarbeitet hält, stellt er demselben den syrischen (resp. am Anfang auch den armenischen) Paralleltext zur Seite, hebt in den verschiedenen Texten das durch gemeinsame Bezeugung oder bei abweichender Überlieferung durch Reflexion als echt Anerkannte im Druck unterscheidend hervor und giebt unter dem Texte für alle solchen Stellen einen Rekonstruktionsversuch in griechischer Rückübersetzung. Letztere Zugabe kann man sich als genauere Erläuterung der Ansichten Henneckes von den einzelnen Stellen dieser Art gefallen lassen; im übrigen

---

[1]) Näheres darüber in meinem Aufsatz über die Apologie des Aristides, der im 2. Hefte dieses Jahrgangs unserer Revue erscheinen wird.

habe ich bereits oben ausgesprochen, dass ich die Ansicht Seebergs über den Wert oder Unwert solcher Rückübersetzungen teile. — Im ganzen macht der von Hennecke rekonstruierte Text einigermassen den Eindruck des künstlich Zusammengeflickten; wenn ich aber auch seinen Standpunkt nicht teile, so erkenne ich es gleichwohl als nützlich für die weitere Forschung, dass auch die von diesem Standpunkte aus zu gewinnenden Einzelresultate einmal in sauberer Arbeit zusammengestellt worden sind. — Die Vorrede giebt kurz Auskunft über die verschiedenen Texte, deren Überlieferung, und die Ausgaben. Für den griechischen Text bietet Hennecke auch neues Material zur Textkritik, nämlich die Varianten der vier Münchener Handschriften von Barlaam und Josaphat; die wichtigeren sind im kritischen Apparat unter dem Texte, die übrigen in der Vorrede S. VI—XV mitgeteilt; von letztern sind freilich viele als gewöhnliche orthographische Fehler ungebildeter Abschreiber ohne weitern Wert. — Hinter dem Texte sind (S. 44 ff.) auch die bekannten Nachrichten des Eusebius, Hieronymus und späterer zusammengestellt. Dann folgt zum Schluss ein Namenregister (S. 46 f.) und ein Wort- und Sachregister (S. 47—61), letzteres dadurch nützlich, dass es zu den einzelnen wichtigeren Begriffen und charakteristischen Ausdrücken auch die Parallelstellen aus der übrigen Litteratur des 2. Jahrhunderts anführt. Dr. F. Lauchert.

III.

Lectures on the Apocalypse. By William Milligan, D. D., *Professor of Divinity and Biblical Criticism in the University of Aberdeen.*

The Apocalypse has hitherto been for the most part a sealed book to sensible men. The extravagances of that class of interpreters who have regarded it as a continuous prophetic history, have combined with that view an intense desire to identify Babylon with the Roman Church, and have found it necessary to hazard prophecies of the exact moment at which the overthrow of that Church and the end of the world were

to come, have made Apocalyptic interpretation a by-word. The præterist school have failed no less equally. The Apocalypse *may* have been a vision of the downfall of the Roman empire. But in that case its contents are of little use to us in the nineteenth century. And if it be such a vision, no one has as yet been able to explain it. As Professor Milligan says (p. 11) "to suppose that the Almighty has given us a sacred writing of which it is as easy to make one thing as another, is to put it out of analogy with what He has done in every other department both of His works and of His words. That it should be obscure or mysterious would in no way startle us. Obscurity and mystery meet us everywhere . . . . . It is an altogether different thing when we are told, not that part of revelation is difficult, not that it is from its very nature unintelligible, and that it is constructed with so little reference to common processes of thought and rules of language as to place a distinct conception of its meaning beyond our reach. This is simply to deny the operation of the Divine Spirit in the construction of the book." Professor Milligan denies, again, that the book is wholly *future*. There is, he admits, "an element of trust" in this system of interpretation. "From the beginning to the end of the book the Seer is continually in the presence of the Great Day" (p. 136). But the futurist exegesis is inadmissible, because "it could never have been possible to recognise in their true character the events of which it speaks until Christ came". The view of the author himself is one which has only recently been adopted. The first time the writer of this notice came across it, was in a short but useful Commentary on the New Testament written by the late Archdeacon Norris. This view regards the matter of the Apocalyptic vision as indicating not *events*, but the working of *principles*. And a great deal of the contents must also be regarded, not as consecutive, but as arranged in parallel trains of thought. Professor Milligan has indicated these parallel trains of thought with singular clearness, and as it seems to me, correctness. The Apostle had seen in the history of Christ three leading ideas—those of conflict, of preservation, and of triumph. It is these ideas, regarded as permeating the whole career of the Church, which are presented to us in this great Vision of the Future. But Professor Milligan in this volume does not attempt to deal with the

threefold view the Apocalypse offers to us of the conflict of the Church with evil, as personified in the beast, the false prophet, and the mystic Babylon respectively. He does, however, offer an explanation of the latter. It is not, he says, —and he is undoubtedly right—the Roman Church, though it has some features in common with her character. "Babylon cannot be Christian Rome" (p. 184), but is "the emblem of the degenerate Church" (p. 182). "Wherever Christian men have thought the world's favour better than its reproach; wherever they have esteemed its honours a more desirable possession than its shame; wherever they have courted ease rather than welcomed suffering, have loved self-indulgence rather than self-sacrifice, and have substituted covetousness in grasping for generosity in distributing what they had;—there the spirit of Babylon has been manifested" (p. 184). In that spirit of reaction from the absurd and violent abuse of the Roman Church which was once so common in England—and be it added, so unworthy of her—Professor Milligan vindicates the Church of Rome from the reproach that she has been given to "ally herself with kings". He points to the times when "she has rather trampled kings beneathe her feet". But he might have added that this was in the earlier mediæval days, when on many occasions the Pope unquestionably embodied the principle of Christian truth against the reign of brute force. He might have remembered that only by unworthy alliance with the powers that be, by the stake, the gibbet, the axe, and the other weapons of the persecutor, did post-Reformation Rome check the progress of freedom of conscience, freedom of thought, freedom of speech. And now, in the very nations where she has had her way unchecked, she has to face a rebellion, not merely against the rulers of the Church, but against its Lord—to contend against a denial of the first principles of morality as well as of religion. He does, it is true, mention these things, but not, as he should have done, in the order of time. Between mediæval and modern Rome there is "a great gulf fixed". But be this as it may, the Apocalypse is a solemn warning throughout —a warning certainly not confined to the Church of Rome—that they who take the sword shall perish by the sword; that wherever weapons unblessed by Christ are used to spread His cause, there in the end is "confusion and every evil work".

J. J. LIAS.

Discussions on the Apocalypse. By WILLIAM MILLIGAN, D. D. *London, Macmillan & Co., 1893.*

This volume is a companion to the preceding, and originally formed the Appendix to it. It consists of Dissertations on the relation of the Apocalypse to the Fourth Gospel and to the other Apocalyptic literature of the period; on the mutual relation of the Epistles to the Seven Churches; on the unity, date, and authorship of the book. We may briefly note his conclusions. He sees a wide difference between the Revelation of St John and other Apocalyptic literature. He thinks that a "distinction between the widespread use of any book in the Church, and the Church's verdict upon it, should be borne in mind" (p. 26). Men "may try in our day to class them together as if they were in every respect of the same type". But "the Church saw the difference between them. She unhesitatingly set aside the one, but placed the other in her Canon". The Professor here seems to have dwelt too much upon the subjective sentence of the Church on the contents, and too little on the objective respect for Apostolic authorship. The Epistle to the Hebrews is the only book in which the question of Apostolic authorship, or at least authority, does not seem to have been the decisive one. But no doubt the conscience of Christendom—for there was never any definite discussion and decision by the Church on the point—has responded to the testimony of credible witnesses.

In regard to the question of unity of authorship, the Professor rejects the disintegrating criticism of Pfleiderer and others. He says "as every attempt made in the past to shake the Unity of the Apocalypse has been unsuccessful, it is probable that the same fate will attend every similar attempt in future" (p. 73). He fixes the time at which the Apocalypse was composed "towards the close of the reign of Domitian, A. D. 95 or 96." He discusses the relationship of the Apocalypse to the Fourth Gospel, in connexion with the internal evidence of authorship. On this point he declines to make use of the argument of Bishop Lightfoot that St John's long residence in Asia Minor had given him a better command of the Greek tongue when he wrote the Gospel, than he had when he wrote the Apocalypse. He points out that the command the Apostle had of the Greek tongue at the time of the composition of the Apocalypse

was very considerable. "In the various passages such as the description of the fall of Babylon in ch. XVIII, and that of the New Jerusalem in ch. XXI, it rises to a strain of eloquence unsurpassed by anything that has come down to us from Greek antiquity. No tyro acquiring a knowledge of the language could have penned such passages" (p. 186). Professor Milligan believes that the anomalies in style are *designed* (p. 188). I have said enough to shew that these dissertations are worthy of the volume to which they are a companion; that orthodoxy, originality, sound reasoning, and sound judgement, are combined in them. It is an additional recommendation of some moment that, though Professor Milligan is a Presbyterian, he approaches his subject from a Catholic stand-point. J. J. L.

Henry Martyn, Saint and Scholar. By GEORGE SMITH, C. J. E., L. L. D.

The only object I have in calling attention to this book is the light it throws upon the relation between clerical matrimony and the life of devotion to the sacred cause of God's Church required of its priests. That the marriage of the clergy has its prosaic side there can be no doubt, and the cares of a family often appear at first sight to depress the standard of clerical life to a very ordinary level. Yet we in England have seen of late years a very considerable rise in the whole character and tone of the households of the clergy, and the consequence is not only a higher sense of the sacramental character of Holy Matrimony, but a considerable reaction among us in favour of clerical marriage. Thirty or forty years ago the general current of feeling was running very shongly in the opposite direction. Readers of the life of Henry Martyn, one of the most justly celebrated missionaries of the English Church, will see that his deep and fervent attachment to Lydia Grenfell was in no way incompatible with the most absolute devotion to his Master's cause. And when she finally decided that her duty to her mother forbade her to go out to him in India, not for one moment did he think of deserting his work, although her refusal to come out and help him caused him the keenest anguish of soul. This proved compatibility of the closest

earthly attachment with a devotional life of the highest type is a sufficient answer to those who maintain that love for an earthly object must of necessity issue in a lowered devotional tone. Beside this light thrown on a most important point, the book presents us with a self-revelation, from his diaries, of the most inward thoughts of one of the most distinguished of that long array of saints of which the English Church since the Reformation has, by God's infinite favour, the right to boast.

J. J. L.

A Dictionary of the Bible *edited by Sir* W. SMITH *and the Rev.* J. M. FULLER. *Second Edition. Vol. I in two parts. London 1893.*

Forty years ago in lecturing on Pastoral Theology to the candidates for Holy Orders, the late Professor Blunt found it necessary to warn his hearers against a danger in the reading of modern books. He exhorted them to study the Scriptures in the original, to read at first hand the Fathers and the records of the Reformation: he pointed out some of the pitfalls that such a course of study would save them from, and he went on: "But vastly more is such a safeguard wanted to protect us from mischief in other and modern quarters: for whichever way we turn, we have influences working upon us which tend to sap the principles of our church: if we use a Lexicon, it is probably the compilation of a Lutheran: if a Commentary, it is likely enough to be that of a Dissenter: if a Dictionary of the Bible, it is perhaps that of a Romanist: if a pocket Dictionary, it is much, if it is not one of an anti-Episcopalian in disguise."[1]) The book before us is a witness to the greatness of the change that has since come about in this respect. In 1863 Dr Smith issued the well known Dictionary of the Bible in three volumes. This was followed by the Dictionaries of Christian Antiquities and Biography, and this year a new edition of the Dictionary of the Bible has appeared. The second and third volumes are unaltered and I do not propose to say anything on them, but the first volume has been very much rewritten and greatly expanded. It now appears in two parts and extends to 1800 pages instead of 1100 in the old book. Now all these books

---

[1]) The Duties of a Parish Priest by the Rev. J. J. Blunt, p. 134.

are the work of members of the Church. Of course, the names of a few Dissenters appear amongst the list of contributors, but still they are essentially Church works, and in the list of writers in the new edition with which we are chiefly occupied, I only see two names—and they are both the names of foreigners—who are not members of the Church.

Readers of the new first volume will regret much that the other two have not equally been revised, but this may come in time, though alas! the death of the veteran editor which we have lately had to mourn, will deprive any new issue of them of his loving care. Still we should be thankful for what we have, and it is much. When we notice that the first volume includes the alphabet down to the word Juttah, it will be seen that very many subjects around which controversy has lately gathered, are included in it. In a notice like the present it is of course impossible to examine these in any detail and shew the results arrived at, but I do want to try to indicate something of the lines on which the work moves, and to shew the great advance that it is on its predecessor.

The Geographical Articles relating to Palestine and Asia generally have been for the most part thoroughly revised or rewritten by Sir Charles Wilson, Director-General of the Ordinance Survey, and those relating to Greece by Dr Sandys, the Public Orator in Cambridge. These names are a sufficient guarantee of the character of this part of the work, but I must say a word in praise of the excellent series of Maps and Illustrations that have been supplied. These, which are largely taken from the publications of the Palestine exploration Fund's Publications, leave nothing to be desired. Four other series of Articles which are at present of perhaps more interest, call for a few words.

First the Ancient Eastern world has had much light thrown on it in the last 30 years, and when we think of Assyria, Babylon, Egypt, the Hittites, etc., we see how much of interest on this subject is contained in this volume. The first two of these, as well as Belshazzar and other words, are treated by Mr. Pinches of the Egyptian and Assyrian Departments of the British Museum. As would be expected he has produced articles of great interest and completeness. In particular it is worth noting that he disputes the identification of Belshazzar with Nabonidus and to a great extent maintains the historic accuracy

of the Book of Daniel. This is a result that must be taken into account in the criticism of that book and is one more evidence of the tendency of recent Assyrian research to strengthen the case for the traditional view of the Old Testament. Egypt and the Exodus are treated by M. Edouard Naville, the celebrated Egyptian explorer. He places the Exodus in the reign of Menesptah, fourth king of the 19th dynasty, and the times of Abraham and Joseph during the supremacy of the Hyksos.

Turning to the next series of Articles that I wish to notice and the one which just at this time will probably excite most attention, we notice that the Books of the Old Testament have for the most part been rewritten by new writers. There are unfortunately exceptions. No doubt it is difficult to throw aside the work of writers still living and put others in their place, and this has led in some cases to the retention of old articles revised by the original Authors. Sometimes this is satisfactory, but I must grumble that Ezekiel has been left in the hands of Canon Farrar with the result that we have no adequate discussion of the difficult critical questions that that Book raises. The Articles on Genesis, Exodus, Deuteronomy, and Joshua are by Professor Driver. Of these the Article on Deuteronomy is the fullest, but all are mines of sound and cautious criticism. The results arrived at are of course those with which we are familiar in the Professor's Introduction to the Literature of the Old Testament, but they are here presented with much additional fulness of argument, and in estimating the value of that book these articles should be read along with it. Isaiah is treated in an elaborate Article by Dr Wright, formerly of Dublin, but now a Professor at Oxford. Dr Wright is a sound scholar and a man of great learning and has done some good work on the Old Testament. He is also well acquainted with modern German Criticism. It will then be a surprise to many to find that he takes up an extremely conservative position and regards the whole of the Book of Isaiah as the work of the prophet himself. With regard to chapters XL—LXVI he says: "The difficulties that beset the theory that the name of a prophet of the very first rank (like the author of these chapters) could have entirely vanished from the memory of the people who were awakened and aroused to action by his songs, are much more serious than those which

attend the traditional view." I suppose Dr Wright still believes the Epistle to the Hebrews to be the work of St Paul. Those who do not will probably think that the mere forgetting of the Author's name is not such a very serious difficulty after all. Mr. Streane's Article on Jeremiah does not seem to call for any special comment, but Dr Kirkpatrick who is Professor of Hebrew in Cambridge has supplied an interesting series on the Minor Prophets Habakkuk, Haggai and Hosea, while Amos is treated by Prof. Driver, Jonah by Mr. Chapman of Emmanuel College, Cambridge, and Joel by Mr. Nutt, late Fellow of All Souls, Oxford. It is of interest to note that Mr. Nutt agrees with the opinion expressed by Prof. Kirkpatrick in his recent book on "the Doctrine of the Prophets" in placing Joel amongst the prophets of the ninth century B. C. On the subject of Jonah Mr. Chapman, while contending that the teaching of the book is independent of the view that may be taken of its origin and character, is content to give an outline of the opinions that have been advanced regarding it with a full Bibliography and to leave the reader to draw his own conclusions.

Turning from the Old Testament to the New, the reader will naturally go first to the Article on the Book of Acts by the late Bishop Lightfoot. It is when we read the laborious work of other scholars and then turn to the luminous and simple treatment of the most difficult questions which came from his pen, that we realise the loss he was not only to the Church of England but to the world at large. This Article is marked by all the Bishop's power. If he does not examine at very great length the various theories that have been proposed as to the origin and composition of the Acts, it is because he feels that the case for the traditional view is so strong that its adversaries really do not deserve very serious treatment. He regards the book as reaching a natural conclusion when the Gospel of the Kingdom was proclaimed in Rome and as written probably soon after the destruction of Jerusalem, though he sees no serious objection to an earlier time. Of questions of controversy, since the Pastoral Epistles do not come within the range of the first volume, the most prominent are the Synoptic Problem, the Authorship of the Gospel of St John and of the Epistle to the Ephesians. The first of these is treated by Prof. Sanday of Oxford in 25 pages appended to the Article

on the Gospels which was written for the first edition by the late Archbishop of York. Prof. Sanday is a man of very great learning, or perhaps I ought to say, knowledge, but he is one of those men that are buried beneath their own knowledge and never seem to be able to take a comprehensive grasp of the questions they treat of, or to be sure of their own conclusions. The Article in question is a case in point. Professor Sanday believes that we are on the brink of discovering the solution of the Synoptic Problem. The impression which his article produces on one who has not paid any very deep attention to the subject is very much the opposite. In fact the question is raised in the mind as to whether the problem has any solution. In the Apostolic Age oral teaching must have had great influence on all Christians and not least on those who undertook to compose Gospels. Professor Sanday fully recognises this and sees that this oral teaching is a factor which cannot be left out of consideration. At the same time he shews clearly enough that oral tradition alone will not account for all the phenomena of our Gospels, and though he may have stated his case a little strongly, I do not think that Bishop Westcott would dispute this fact. Indeed in face of St Luke's Preface it is hard for any one to deny that the authors of our Gospels had not one or two but many documents, all more or less fragmentary, before them as they wrote. The true problem then seems to be, given these two "verae causae", is it possible to determine how much of our Gospels is due to oral tradition, how much to previous written documents, and with regard to the later part, how many documents were actually used and what was their range and mutual relations? I think we are far from an answer to these questions and I think too that until the critics approach the question with full allowance for both the causes that must have been at work, we will remain as far from it as we are now.

The Gospel of St John is treated by Archdeacon Watkins. He gives a careful summary of his well known Bampton Lectures on the Authorship of the Gospel and adds sections on the contents of the Gospel and its relations to other New Testament Books. So far as this country is concerned, the Authorship of this Gospel may be regarded as settled. We have had the works of Bishop Lightfoot—just republished in "Biblical Essays"—of

Bishop Westcott and the Archdeacon, and no serious attack has been made on it since the appearance of Supernatural Religion. Professor Robertson of Durham provides a full and learned Article on the Epistle to the Ephesians. As we read it, we cannot but regret that Lightfoot's Commentary was never finished, but the Introduction by Dr Hort which is promised for publication shortly may do much to supply the loss. In the meantime we may be very grateful to Prof. Robertson for his work. He has examined the Epistle with great care and learning and has shown that there is no real difficulty in accepting the view that the Epistle is the work of St Paul, written simultaneously with the Colossians towards the end of the first captivity and some time after the Philippians. Of the other New Testament Articles, those of Bishop Westcott on the Epistle to the Hebrews, of Dr Salmon on the Galatians and Dr Plummer on I and II Cor. will be turned to with interest and will well repay attention.

The Dictionary does not profess to deal with doctrine, but there are some subjects that necessarily present themselves and which cannot be discussed without, to a certain extent, discussing doctrine. The most prominent of these are Baptism, Confirmation and the Church, and it is very satisfactory to note that the two former of these are admirably and most satisfactorily treated by Mr. Elwin, Vicar of St Andrew's Worthing, and well known in this field from his book on The Minister of Baptism published a few years ago. He states with extreme clearness and precision the teaching of the N. T. on these subjects and reviews the Apostolic practice with regard to them. I note in particular the force with which he vindicates the practice of Infant Baptism and the doctrine of Baptismal Regeneration. He regards Confirmation as more than the completion of Baptism and as conveying the special gift of the Holy Spirit. He maintains that oil was probably used in the rite in Apostolic times, but at the same time holds that the essential part is the laying on of hands. The treatment of the Church calls out the same complaint as that uttered before in connection with Ezekiel. It is Dr Meyrick's old article somewhat revised by himself. It gives indeed a good resume of the teaching of the N. T. on the subject and will bring no consolation to those who believe the Church to be an invisible

body, but at the same time it contains many very questionable statements put forth in the most dogmatic way without a particle of evidence to support them. This is not what we have a right to look for in a work like this.

I have tried to indicate something of the character and contents of this large work and to shew that there is in it much of interest and much that is a credit to English Scholarship. Of course it is not perfect. I have indicated one cause of complaint. Further examination would probably reveal more, but there is one that I cannot pass by without a word. We are told in the Preface that "for obvious reasons" the Articles of the late Dean Stanley have been allowed to remain unaltered. The "obvious reasons" are, I suppose, known to the editors. For my part I can see none. The Dean had no doubt many good and great qualities and for good or evil was a power with a large section of the church, but his scholarship was very inaccurate and his theology execrable. Why then should his words be left to disfigure a book which professes to be, and to a very large extent is, up to date?

A. J. C. ALLEN.

IV.

Βιβλιοθήκη τοῦ Συλλόγου τῶν Μικρασιατῶν „Ἀνατολῆς". Τόμος πρῶτος. Ἀντιπαπικὰ ὑπὸ Ἀ. Διομήδους Κυριακοῦ, καθηγητοῦ τῆς θεολογίας ἐν τῷ Ἐθνικῷ Πανεπιστημίῳ. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου Π. Δ. Σακελλαρίου. 1893.

Bibliothek des Vereins der Kleinasiaten „Anatole". *Band I.* **Antipapica** von A. DIOMEDES KYRIAKOS, *Professor der Theologie an der Universität Athen. Athen 1893. XXIV u. 156 S. 8°.*

Der „Verein der Kleinasiaten Anatole" hat sich die Aufgabe gesetzt, die Interessen der orthodox-katholischen Kirche in Kleinasien im Innern zu fördern und nach aussen zu schützen. Er legt seine Grundsätze und Ziele in der Vorrede des vorliegenden Bandes dar. Dabei handelt es sich einmal darum, der Proselytenmacherei der römischen wie der prote-

stantischen Kirchen im orthodoxen Orient Einhalt zu thun [1]). Als bestes Gegenmittel gegen solche Einmischungen fremder Kirchen, die nur Spaltung und Zerrüttung in die ehrwürdigen Kirchen des Orients tragen können, wird vor allem die Sorge für bessere Ausbildung des niedern Klerus, wie für bessere allgemeine Volksbildung ins Auge gefasst, und sollen diese Ziele nach Kräften befördert werden. Was die Ausbildung des Klerus betrifft, so werden die Erzbischöfe von Kleinasien aufgefordert, schon an den Schulen in den Städten besser für die Bedürfnisse künftiger Kleriker sorgen zu lassen, besonders aber gemeinschaftlich eine höhere theologische Schule zu gründen, in welcher ihr Klerus künftig seine theologische Vorbildung erhalten solle; und sie sollen niemanden mehr zum Priester ordinieren, der nicht diese theologische Bildung empfangen habe. Auch müsse die sociale Stellung der Priester gehoben und ihnen die Mittel zu einem standesgemäss anständigen Leben geboten werden. Zur Beförderung der religiösen und allgemeinen Bildung im Volke sollen vor allem Knaben- und Mädchenschulen gegründet werden. Ferner soll diesem Zwecke die in Aussicht genommene Veröffentlichung nützlicher Bücher religiösen Inhalts (Bibliothek des Vereins) dienen; auch ein periodisches Blatt zur Wahrung der Interessen der orthodoxen Kirche in Kleinasien soll künftig erscheinen. Die Bibliothek soll Schriften enthalten, in welchen einerseits die Differenzen der verschiedenen christlichen Kirchen dargelegt werden, andererseits die Lehre der einen und ungeteilten katholischen Kirche der neun ersten Jahrhunderte klar und fasslich auseinandergesetzt wird, wie sie in der orthodox-katholischen Kirche des Orients treu bewahrt worden ist. Der vorliegende erste Band der Bibliothek, der auf Kosten eines ungenannten kleinasiatischen Wohlthäters des Vereins gedruckt wurde, ist dem Andenken der „ruhmvollen Vorkämpfer der Orthodoxie“ gewidmet, des Patriarchen Photios und des Metropoliten Markos Eugenikos von Ephesus.

Der Band fasst unter dem Titel „Antipapica“ zehn grössere und kleinere interessante Aufsätze kirchengeschichtlichen, dogmatischen und polemischen Inhalts zusammen, die Prof. Kyriakos früher in verschiedenen Zeitschriften veröffentlicht

---

[1]) Vergl. den an anderer Stelle in diesem Hefte der Revue mitgeteilten Protest des Vereines.

hatte. An erster Stelle treffen wir die unsern Lesern bereits bekannte Abhandlung: *Die in Rom geplante Vereinigung der morgenländischen und abendländischen Kirche* (S. 1—38), die wir im 3. Hefte des Jahrgangs 1893 im deutschen Auszug veröffentlicht haben.

2. *Kurze populäre Zusammenfassung der hauptsächlichsten Differenzen zwischen der morgenländischen und abendländischen Kirche.* (S. 39—46.) Der zuerst in der „Anaplasis" (15. Februar 1893) veröffentlichte Artikel hat den Zweck, auch weiteren Kreisen des Volkes über diese Fragen die nötige Belehrung zukommen zu lassen, damit auch jeder einfache Mann im stande sei, von dem Standpunkt seiner Kirche sich und andern Rechenschaft zu geben, und denselben nötigenfalls gegen Missionäre und sonstige Angehörige anderer Kirchen zu verteidigen. Die Hauptunterschiede der morgenländischen Kirche von der abendländischen (teils von den Abendländern insgesamt, teils von der römischen Kirche im besondern) in Dogma und Ritus werden zuerst in acht Sätzen formuliert, darauf für jeden einzelnen gezeigt, dass die morgenländische Kirche in allen diesen Punkten in ihrem guten Rechte sei, insofern sie den Standpunkt der alten ungeteilten Kirche bewahrt habe.

3. *Über Photios.* (S. 47—73.) Eine griechische Antwort auf die jesuitischen Umtriebe in Griechenland und die wiederholte Zumutung an die griechische Kirche, sich der päpstlichen Oberhoheit zu unterwerfen. Dem gegenüber wird das Bild des Patriarchen Photios aufgestellt als des Vorkämpfers für die Autonomie des Patriarchats von Konstantinopel gegenüber den Ansprüchen und Einmischungen des Papstes von Rom. „Der grosse Photios war der erste, der diesen furchtbaren Kampf aufnahm und siegreich durchführte, als im 9. Jahrhundert die Papstherrschaft sich dem Orient aufdrängen wollte. Alle spätere Gegenwirkung aus dem Orient gegen diesen Feind aus dem Occident ist eine Fortsetzung dieses Kampfes für die Rechte und Überlieferungen der morgenländischen Kirche, dessen Fahne zuerst Photios hochhielt" (S. 48 f.). Die Geschichte des Lebens dieses grossen Mannes und der Kämpfe und Streitigkeiten seiner Zeit wird nach den historischen Dokumenten der Zeit erzählt, wobei der Verfasser gegen die in der Regel von parteiischer Voreingenommenheit gegen Photios und die orientalische Kirche beeinflussten Darstellungen abendländischer, protestantischer

wie katholischer, Kirchenhistoriker protestiert und dagegen auf einige ausführlichere Darstellungen orthodox-katholischer Autoren verweist, darunter auf die des hervorragenden französischen Theologen Guettée.

4. *Die Bekehrung der Slaven durch Methodios und Kyrillos.* (S. 74—86.) Kurze Darstellung der Bekehrungsgeschichte der slavischen Völker in den Hauptzügen, um die historische Thatsache zu betonen, dass die Bekehrung derselben von Byzanz ausging, und dass Rom keinen andern Teil daran hatte, als dass es mit mehr oder weniger Erfolg versuchte, sich die Früchte der Arbeit der griechischen Bekehrer anzueignen, was ihm bei den Mähren gelang, bei den Bulgaren schliesslich misslang. Die Angelegenheit der Bulgaren spielt auch ihre Rolle in der Geschichte des Photios; der Streit zwischen Konstantinopel und Rom um die Zugehörigkeit der Bulgaren trug dazu bei, den Eintritt des Schismas zu beschleunigen.

5. *Leo XIII. und Joachim IV.* (S. 87—96.) Als Joachim IV. im Oktober 1884 den Stuhl des ökumenischen Patriarchen von Konstantinopel bestieg, liess ihm auch Papst Leo XIII. durch den apostolischen Delegaten Rotelli in Konstantinopel gratulieren. Es war dies nun zwar nur eine Höflichkeitsform, immerhin aber etwas Neues und bisher Unerhörtes, wodurch Leo XIII. zeigte, dass er, wenn auch im Grunde auf demselben Standpunkte stehend, doch im Gegensatz zu seinem Vorgänger Pius IX. wie im allgemeinen so auch den orientalischen Kirchen gegenüber wenigstens die im internationalen diplomatischen Verkehr üblichen Formen beobachten wolle. Eine weitere Bedeutung hatte diese Gratulation des Papstes an den Patriarchen nicht. Indessen schrieben damals die italienischen, deutschen und französischen Blätter aus Veranlassung derselben viel Unnützes. Man brachte den Besuch des Rotelli damit in Verbindung, dass der jetzige Patriarch sich vor einigen Jahren, da er noch Bischof von Derci war, bei Gelegenheit einer Erholungsreise in das westliche Europa, auch ein paar Tage in Rom aufgehalten hatte, um die dortigen Kunstschätze kennen zu lernen. Man wollte jetzt wissen, dass er damals geheime Verhandlungen mit dem Papst geführt habe, die Wiedervereinigung der Kirchen betreffend, und wollte demgemäss in dem jetzigen Besuch des Rotelli den ersten Schritt zur Anknüpfung officieller Beziehungen sehen. Der Patriarch lachte über diese Faseleien der Zeitungen,

sah sich aber genötigt, zur Wahrung seiner Ehre und der seiner Kirche, diese Nachrichten in konstantinopolitanischen und europäischen Blättern in halbofficieller Weise dementieren zu lassen, in Deutschland in der Protestantischen Kirchenzeitung vom 24. Dez. 1884. Denn an der ganzen Sache war kein wahres Wort; Joachim hatte auf seiner Reise den Papst nicht einmal gesehen, und noch viel weniger an Unterhandlungen mit demselben gedacht. Überhaupt konnten nur Leute, die so gänzlich mit der orientalischen Kirche unbekannt sind, wie italienische und andere fremde Zeitungsschreiber, wie Prof. Kyriakos sagt, ein solches Märchen ersinnen. Ein freundschaftliches gegenseitiges Verhältnis der Kirchen wäre freilich auch den Griechen lieber, aber ein solches könnte nur auf Grund gegenseitiger Anerkennung und Duldung bestehen; so lange aber Rom immer vor allem Unterwerfung und Anerkennung seiner Oberhoheit verlangt, kann von einer Annäherung zur Wiedervereinigung überhaupt keine Rede sein. — Der hier wieder abgedruckte Artikel wurde zuerst im Januar 1885 veröffentlicht, als das darin besprochene Ereignis noch das allgemeine Interesse in Anspruch nahm.

6. *Das fünfzigjährige Priesterjubiläum Papst Leos XIII.* (S. 97—113.) Eine Betrachtung bei Gelegenheit dieser Feier. Der Verfasser erkennt an, dass die persönlichen Eigenschaften dieses Papstes ihn würdig machen, von den Angehörigen seiner Kirche hoch gefeiert zu werden. Andere Kirchen aber, so auch die orthodoxe Kirche des Orients, haben keinen Grund, sich an dieser Festesfreude zu beteiligen. Die Politik Leos XIII. ist ganz dieselbe, wie die seiner beiden letzten Vorgänger; er vertritt sie nur mit mehr Feinheit und diplomatischem Geschick, hält aber darum nicht weniger starr an allen Forderungen der römischen Kurie gegenüber den modernen Staaten fest. Dies wird in einer Übersicht über die Kämpfe zwischen der römischen Kirche und den Regierungen in den westeuropäischen Staaten in diesem Jahrhundert näher ausgeführt. Auch im Verhältnis Leos gegenüber der morgenländischen Kirche zeigt sich dasselbe; er beobachtet auch ihr gegenüber die diplomatischen Höflichkeitsformen, bekämpft sie aber darum im Innern nicht weniger durch ausgedehnten Betrieb der Proselytenmacherei unter den orthodoxen Orientalen.

7. *Die tausendjährige Gedenkfeier des Photios.* (S. 114—120.) Am 6. Februar 1891 waren tausend Jahre seit dem Tode des Patriarchen Photios verflossen und dieser Tag wurde überall in der orthodox-katholischen Kirche, in Russland wie bei den Griechen, auf das feierlichste begangen. In dem Andenken an ihren grossen Vorkämpfer feierte die morgenländische Kirche ihre eigene Erhaltung in ihrer altkirchlichen Autonomie und Unabhängigkeit von dem römischen Papsttum, und in ihrem vor allen Änderungen und Neuerungen treu bewahrten orthodoxen Glauben. Der Artikel schildert kurz die historischen Ereignisse zur Zeit dieses grossen Mannes und die dadurch bis heute bedingte Stellung der orthodoxen Kirche.

8. *Das Papsttum und die anatolische Kirche; Antwort an den „Moniteur de Rome“.* (S. 121—144.) Antwort auf die Behauptungen des päpstlichen Organs, „die morgenländischen Kirchen haben geblüht, so lange sie mit dem Papste vereinigt gewesen seien, nach der Trennung von ihm haben sie hinzuwelken begonnen; sie könnten jetzt nur durch die Vereinigung mit ihm eine Wiedergeburt erfahren, und auch politisch könnten die morgenländischen Völker nur dann wieder erhoben werden, wenn sie die päpstliche Herrschaft anerkennen würden“. Richtigstellung dieser Behauptungen durch den Hinweis auf die historischen Thatsachen: Dass in den Jahrhunderten der ungeteilten Kirche sich die morgenländische Kirche einer hohen Blüte erfreute, kann auch der Gegner nicht leugnen; aber diese war nicht eine Folge der Unterwerfung unter den Papst. Die griechische Kirche hat von den Bischöfen von Rom nichts empfangen; sie war ihnen nie unterworfen. Umgekehrt war sie durch ihre grossen Väter die Lehrerin der lateinischen Kirche. Die Bischöfe des Orients anerkannten einen Ehrenprimat des Bischofs der Kaiserstadt Rom; aber Einmischungen desselben in ihre kirchliche Verwaltung haben sie immer zurückgewiesen. Ihre Blüte war also nicht eine Folge der Einheit mit der römischen Kirche. Ebensowenig sind demnach die weitern Behauptungen richtig. Das Schisma des 9. Jahrhunderts ist allerdings ein beklagenswertes Ereignis, insofern es die Christenheit in zwei feindliche Teile schied; aber die Schuld daran trug nicht der Orient, sondern das Papsttum mit seinen ungerechtfertigten Ansprüchen. Der christliche Orient hatte auch keinen Schaden von der Trennung. Das geistige Leben in der orien-

talischen Kirche nahm gerade von da an, seit Photios, einen neuen lebhafteren Aufschwung, der noch 6 Jahrhunderte andauerte bis zur türkischen Eroberung. Letztere aber hätte auch die Verbindung mit dem Papst auf die Dauer nicht hindern können. Und was nun wieder den heutigen Zustand in den Ländern der orientalischen Kirche betrifft, so haben es dieselben wenigstens nicht nötig, sich von Rom aus helfen zu lassen. Die Bildungszustände bei den heutigen Griechen stehen denjenigen in Italien, dem Lande des Papsttums, zum mindesten nicht nach. Die Behauptungen des römischen Blattes haben die historische Wahrheit durchaus verdreht; im orthodoxen Orient machen aber solche Redensarten keinen Eindruck und haben keine Aussicht auf Erfolg.

9. *Der neunzigste Geburtstag Döllingers.* (S. 145—150.) Kurze Skizze des Lebens und der wissenschaftlichen Leistungen Döllingers, der durch seine Unionsbestrebungen auch bei den Orientalen in hohem Ansehen steht.

10. *Giordano Bruno.* (S. 150—156.) Diesen letzten Artikel, auf Veranlassung der unter so grossem Spektakel von seiten der Freunde wie der Gegner in Scene gesetzten Bruno-Feier verfasst, hätten wir lieber nicht in dieser Sammlung gesehen. Derselbe steht auch bloss aus polemischem Interesse darin, als ein Beispiel, wie in den dem Papste gehorchenden Ländern die Feinde des Papsttums behandelt wurden, als noch der weltliche Arm zur Ausführung solcher Urteile zur Verfügung stand. Nun eignet sich freilich von allen bekannteren Opfern der Inquisition kaum ein anderes weniger dazu, als Märtyrer verherrlicht zu werden, als der frivole Religionsspötter und Pantheist Bruno; doch dies war auch nicht die Absicht des Verfassers.

Der vorliegende Band bietet, wie unsere Leser aus den kurzen Inhaltsangaben gesehen haben werden, einen reichen Inhalt von vielseitigem Interesse. Wir wünschen den Veröffentlichungen dieser „Bibliothek“, die damit so vortrefflich eingeleitet werden, einen guten Fortgang.

F. L.

V.

Altkatholischer Volkskalender für das Jahr 1894.

BATTANDIER (l'abbé): *Le cardinal Pitra;* Paris, Sauvaître, in-8°.

M. BLONDEL: *L'action, Essai d'une critique de la vie;* Paris, Alcan, in-8°, 7 fr. 50.

BOUINAIS et PAULUS: *Le culte des morts dans le céleste Empire et l'Annam;* Paris, Leroux, in-18, 3 fr. 50.

V. DELBOS: *Le problème moral dans la philosophie de Spinoza et dans l'histoire du spinozisme:* Paris, Alcan, in-8°, 10 fr.

CH. FAUVETY: *Démonstration scientifique de l'existence de Dieu;* Nantes, Lessard, 2 fr. 50.

Freundschaftliche Streitschriften; Barmen, D. B. Wiemann: — Die Inquisition und der Beichtstuhl in unserm Jahrhundert; erscheint in ca. 10 Lieferungen à 20 Pfg. — Wie wichtig es ist, die römische Lehre von der Unfehlbarkeit klar zu verstehen. Aus dem Buche Life inside the Church of Rome von Francis Clara Cusack; 30 Pfg. — Das Papsttum in völligem Widerspruch mit der Bibel, von Rev. James Gardner; 30 Pfg. — Grundwesen und Grundton des Kampfes zwischen dem evangelischen Deutschland und der römischen Papstkirche. Vortrag gehalten am 20. Oktober 1891 in Dresden von E. Siebert, Pastor in Remscheid; 30 Pfg. — Kultur und Christentum, von W. Tölle; 20 Pfg.

CH. HALE (Rev. Bishop): *Innocent of Moscow,* the apostle of Kamchatka and Alaska; broch., 1888; — *The American Church and Methodism;* broch., 1891.

Z. KAHN: *Sermons et allocutions;* Paris, Durlacher.

LAGRANGE: *Concordance des chronologies et nouvelle Explication des prophéties;* Bruxelles, in-8°, 228 p.

MASPÉRO: *Etudes de mythologie et d'archéologie égyptiennes;* Paris, Leroux, in-8°, 490 p.

L. DE MILLOUÉ: *Le Bouddhisme dans le monde;* Paris, Leroux, in-18, 3 fr. 50.

H. OLDENBERG: *Le Bouddha,* sa vie, sa doctrine, sa communauté; trad. de l'allemand par A. Foucher, avec une préface de Sylvain Lévi; Paris, Alcan, in-8°, 7 fr. 50.

P. SABATIER: *Vie de S. François d'Assise;* Paris, Fischbacher, in-8°, 420 p., 7 fr. 50.

R. Schöller: *Geschichtschreibung und Katholizismus;* Zürich, Fäsi und Beer, broch., 44 S.

L. Trial: *Agrippa d'Aubigné;* Bordeaux, broch., 48 p.

Folgende Bücher sind uns noch eingesandt worden und werden im 2. Heft besprochen werden:

Die Liturgien der orthodox-katholischen Kirche des Morgenlandes, von Alexios Maltzew, Propst an der Kirche der k. russ. Botschaft zu Berlin. Berlin, Karl Siegismund, 1894. M. 6. —.

Darstellung des Gottesdienstes der orthodox-katholischen Kirche des Morgenlandes, von Dimitrij Sokolow, Hofprobst zu Sankt Petersburg. Berlin, Karl Siegismund, 1893. M. 3. —

Sammlung ausgewählter kirchen- und dogmengeschichtlicher Quellenschriften, herausgegeben von Prof. Dr. G. Krüger:

4. Heft: *Augustin De catechizandis rudibus.* 2. Ausgabe v. G. Krüger. M. 1. 40.

7. Heft: *Ausgewählte Sermone des heiligen Bernhard über das Hohelied.* Herausgegeben von Otto Baltzer. M. 1. 80.

8. Heft: *Analecta. Kürzere Texte zur Geschichte der alten Kirche und des Kanons,* zusammengestellt von Erwin Preuschen. M. 3. —.

Freiburg i. B. und Leipzig, Verlagsbuchhandlung von J. C. B. Mohr, 1893.